Ami du Clergé du 16 avril 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epîtres. — XXV. 4e Dimanche après Pâques : Dieu source de vie, 121.
Mois de Marie avec S. Bernard. — I. « Le modèle et le maître » ; 3e jour : « Le chevalier de Notre-Dame », 122.
La Foi chrétienne. — III. Foi et morale : XIV. Peut-on perdre la foi ? 124. — XV. Peut-on parler de l'apostasie des masses ? 125.
Causeries de pédagogie catéchistique. — VI. La pédagogie active scolaire : Appréciation, 127.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXV

4e Dimanche après Pâques

DIEU SOURCE DE VIE

« Le Seigneur a opéré des merveilles, chante l'Introït, il a révélé sa justice à la face des peuples ». Ces paroles du psalmiste conviennent au temps pascal où nous célébrons la merveille des merveilles, la Résurrection : la nôtre, aussi bien que celle du Christ. C'est là le thème de nos louanges liturgiques, c'est aussi celui de notre méditation, et S. Jacques, dans l'Epître, nous aide à répondre aux bontés de Dieu par **notre reconnaissance** et par **notre docilité à sa parole.**

I. — *Reconnaissance à Dieu, source de tout bien*

C'est pour fermer la bouche à ceux qui rejettent sur Dieu leurs tentations que S. Jacques rappelle que du Seigneur ne peut venir que du bien, que les dons les plus précieux. Dieu, dit-il, est le « **Père des lumières** », splendide formule, riche d'enseignements.

a) Au sens tout matériel, **c'est de Dieu que vient cet univers** et son embrasement d'astres et de nébuleuses. Rappelez-vous le poème de la Création qui ouvre si majestueusement le livre de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Et parmi les six couplets qui développent cet enseignement religieux, nous entendons le Créateur édicter : « Que la lumière soit ». Et, plus loin : « Qu'il y ait des luminaires dans le firmament des cieux, pour distinguer le jour et la nuit. (La lumière, à l'aube, paraît avant que le soleil ne se montre). Et il fit le grand et le petit luminaire (le soleil et la lune), il fit aussi les étoiles et il vit que cela était bon ».

Dieu seul est Dieu. Ces astres qu'adoraient les païens, ces arbres et les sources qui les arrosent, ces animaux qui peuplent les cieux, la terre et les mers, tout cela est son œuvre, ce sont des créatures qui chantent sa gloire et qui ne doivent pas être adorées, comme faisaient les païens, qui ne faisaient pas remonter assez haut leur émerveillement pour tout ce qui leur assurait mystérieusement la vie. Plus haut que la cime des arbres, plus haut que les nuées, que les astres, c'est jusqu'au « Père des lumières » qu'il faut faire monter l'hymne de l'adoration. Car tout cela est divin, c.-à-d. est l'œuvre du divin artisan. Et **tout cela est bon,** car il ne peut sortir que du beau, que du bien des mains de l'ouvrier parfait. Car, n'en déplaise à nos tristes philosophes à la mode, la vie est bonne.

Entendons notre vie, à nous qui sommes les rois de la création, à nous que Dieu a comblés en nous créant « à son image et à sa ressemblance », en nous donnant cette lumière de l'intelligence, qui est « un reflet de sa face » (Ps. IV, 7).

b) Père des lumières encore, **Dieu nous a dispensé la vérité.** Il a « parlé par les prophètes ». Puis, par son Fils (Hebr., I, 1). Il nous l'a envoyé, ce Fils qui est le **rayonnement de sa gloire** (I, 3) et qui a pu dire « je suis la lumière du monde » (Jo., VIII, 12).

c) Père des lumières, c'est lui encore qui, avec ce Fils, a envoyé au monde le Saint-Esprit que Jésus promet aux siens et dont, bientôt, nous célébrerons la première effusion, lors de la Pentecôte, « lumen cordium ».

d) Père des lumières enfin, « dans son libre vouloir, il nous a **engendrés par la parole de vérité** ». Si le Christ est lumière, son Evangile en est le reflet prodigieusement opérant. Ce n'est pas un livre comme les autres qui fixe et véhicule une pensée plus ou moins sujette à éclipses, plus ou moins hasardeuse, plus ou moins bienfaisante. Car parmi les ouvrages de l'esprit humain un très petit nombre seulement est promis à la durée et peut exercer une action bienfaisante.

L'Evangile, au contraire, est, comme le proclame S. Paul (Rom., I, 16) « une force divine », une force vivante et vivifiante. comme les plantes qui absorbent les rayons solaires pour alimenter leur développement et les transformer en fleurs et en fruits, l'âme qui, par la foi s'est ouverte à la lumière de Dieu, y puise la vie, et toute son activité surnaturelle n'est que l'assimilation et la transformation de cette énergie divine, comme nous le verrons tout à l'heure.

e) Le soleil est sujet à éclipses. Sa lumière, durant la mauvaise saison, est avare de ses rayons. Les lumières de la science humaine sont précaires, mais « le Père des lumières, dit S. Jacques, ne connaît ni vicissitude ni ombre de changement ». Aussi pouvons-nous compter sur sa fidélité constante. Il ne renie rien de ce qu'il a fait, il est fidèle à ses promesses ; et ce flambeau de notre âme, qu'il a allumé au foyer de sa divinité, il ne le soufflera pas. Il nous a, de plus, appelés à être ses prémices, il **veut nous introduire dans sa gloire.** Ainsi fera-t-il, pourvu que nous nous y prêtions. Car « Dieu, qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous ». Voilà pourquoi S. Jacques affirme (II, 14) que « la foi sans les œuvres est morte... » « Epître de paille », murmurait Luther, qu'une affirmation aussi claire dérangeait dans la construction de sa théorie aventureuse de la foi sans les œuvres. Prêtons-nous donc aux enseignements inspirés de l'Apôtre, qui nous presse de nous mettre en état de bien recevoir cette parole de Dieu, qui est « esprit et vie ».

II. — *Ecoutons docilement la parole de Dieu*

Tout homme, nous dit-il, doit être « prompt à écouter, lent à parler ». Dieu ne peut parler dans le brouhaha. Sa lumière ne peut pas plus agir dans une âme souillée que les rayons ultra-violets dans l'atmosphère enfumée de nos villes. D'où cette triple condition imposée au chrétien qui veut vraiment vivre : **recueillement, pureté, paix.**

a) Recueillement. Il s'agit d'abord de surveiller notre langue, pour endiguer le flux des paroles vaines ou présomptueuses. Il est plus d'un chrétien qui, au lieu de recevoir humblement les enseignements de l'Eglise, qui est « Jésus continué » (Bossuet) gaspillent les forces de leur intelligence à discuter pied-à-pied le sermon de leur curé, la lettre pastorale de leur évêque, voire les encycliques des Papes. Ah ! si on les croyait, comme le monde irait mieux, comme la paroisse (voire l'Eglise) serait bien gouvernée ! « Le Seigneur n'est pas dans le bruit ni dans l'agitation », comme il l'a enseigné lui-même au grand contemplatif que fut Elie. Si vous passez le temps du repas à discuter le menu, vous n'arriverez pas à vous nourrir. Si vous épluchez l'ordonnance de votre médecin, vous en viendrez à ne pas prendre ses remèdes. Ecoutez Dieu, vous lui devez bien cette déférence.

Mais n'oubliez pas que, comme le dit l'Imitation, « Dieu parle à l'âme sans bruit de paroles ». C'est jusque dans le sanctuaire intime de votre âme qu'il faut faire descendre le silence exigé par Dieu. « Parlez, Seigneur, dit Samuel, votre serviteur écoute ». Faites taire ces hôtes bruyants qui crient au fond de vous-mêmes. Fermez la bouche à ces convoitises qui vocifèrent aux portes de votre conscience et qui vous crient « apporte, apporte » comme le remarquait S. Augustin. Evitez de ressembler à la Perrette de la fable, qui dialoguait avec elle-même... Châteaux en Espagne, qui ressemblent fort peu à ces châteaux de l'âme que nous décrit Ste Thérèse. Tout ce cinéma intérieur si fortement sonorisé, ne peut que gêner Dieu et couvrir sa voix, si discrète... Comme Marie, « gardez dans votre cœur » tout ce que Dieu vous donne de paroles précieuses. Protégez-les contre les oiseaux des vaines pensées qui viendraient les picorer. Comment voulez-vous que, pour employer une image chère à Jésus, le bon grain lève et s'enracine, dans cette agitation, où vous vous évaporez ?

b) Pureté. S'il y a des âmes agitées, il en est de troubles. Comment la parole lumineuse de Dieu pourra-t-elle percer ces brumes délétères que le péché accumule ? « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». Et tandis que vous regardez une femme avec des regards d'une convoitise déjà consentie, comment serez-vous sensibles aux attraits de l'espérance chrétienne ? Vous vivez dans un bouge intérieur, vous ne pouvez donc pas vivre déjà, comme dit S. Paul, dans le ciel. Jadis, Isaïe tremblait à la pensée que ses lèvres étaient souillées tandis que le Très-Haut lui parlait. « Purifiez-moi, Seigneur ». Brûlez mes lèvres, brûlez mes reins et mon cœur pour détruire ces ordures qui me rendent indignes du colloque divin. Faites passer sur cette infection le charbon ardent allumé sur l'autel de votre amour. Voilà pourquoi S. Jacques vous dit : « Débarrassez-vous de toute souillure » (Paul disait « détruisez le vieux levain »). Ménagez au rayon divin une atmosphère limpide, afin qu'il pénètre comme le glaive à double tranchant, jusqu'à la jointure de l'esprit et du corps, c.-à-d. jusqu'au lieu mystérieux où les pensées divines deviennent, pour nous, les ressorts d'action, où la connaissance se tourne à aimer.

c) Paix, enfin, et **douceur envers tous.** Car s'il est une agitation mortelle c'est bien celle où nous jette l'animosité et la malveillance envers le prochain. L'Esprit d'amour, divine colombe, s'envole, effarouché par ces criailleries de la colère, ou par les murmures venimeux de la malveillance. « Soyez lents à la colère », dit S. Jacques. Vous ne vous possédez plus. Comment voulez-vous que Dieu agisse en vous pour vous façonner à l'image de son Fils ? Vous êtes aigri contre vos voisins, peut être contre vos proches. Et voilà les paroles amères, les propos blessants qui fusent. Ce sont des railleries mordantes. C'est (et c'est plus grave) des médisances, des calomnies peut-être. Et vous voudriez que Dieu, qui est amour, se plaise à s'entretenir avec cette furie ? Vous ne pardonnez pas, et vous voudriez que Dieu vous pardonne ? Vous apportez à la messe un cœur gonflé de fiel et vous prétendez que le Dieu qui a pardonné à ses bourreaux vous réjouisse l'âme ? « Allez d'abord, dit Jésus, vous réconcilier avec votre frère !... »

* *

Double caractère de la morale chrétienne. 1° D'abord elle est essentiellement surnaturelle. Il ne s'agit pas de prescrire, au nom de la raison, une honnêteté, une sagesse qui perfectionne l'homme par lui-même et pour lui-même. Elle n'est pas fondée sur la confiance en l'homme et lui livrant le secret du bonheur. La morale chrétienne, c'est Dieu, premier Amour qui achève son œuvre, disons ce chef-d'œuvre qu'est l'homme, **en nous** et **par nous,** c.-à-d. nous révélant sa volonté, qui est que nous soyons parfaits comme il est parfait, pour être heureux comme il est heureux.

2° Mais aussi bien, un tel idéal entraîne de **rigoureuses exigences.** Nous en reparlerons dans l'Homélie du 5e Dimanche après Pâques. Pour aujourd'hui, redisons avec le psalmiste (CXVIII, 93) : « Jamais je n'oublierai vos préceptes, c'est par eux que vous me donnez la vie. »

Et terminons par cette belle prière que le prêtre a faite à Dieu en notre nom à nous : « Seigneur, qui réalisez l'unité de volonté dans l'âme de vos fidèles, donnez-leur d'aimer vos commandements, de désirer vos promesses, afin que, parmi les vicissitudes du monde nos cœurs soient fixés dans la vraie joie. »

MOIS DE MARIE

AVEC SAINT BERNARD

I. — *LE MODELE ET LE MAITRE*

3e Jour

LE CHEVALIER DE NOTRE-DAME

Qui ne saurait de S. Bernard que ses effrayantes austérités et sa sollicitude pour ses moines et son zèle pour la cause de l'Eglise et la pacification des peuples, ne le connaîtrait pas encore sous son vrai jour. Il faut aller capter l'eau à sa source pour en goûter toute la limpidité et la fraîcheur. Pareillement devons-nous remonter au principe même de cette sainteté de Bernard qui rayonne dans sa vie, sur celle de son abbaye de Clairvaux, de par l'Eglise tout entière.

Caractérisons-la tout de suite : sa sainteté est une sainteté mariale. Et par là nous entendons dire que la dévotion à la Sainte Vierge a été chez lui le facteur dominant de sa vie spirituelle. Je ne sais pas qu'on ait donné à S. Bernard de noms plus nombreux que ceux qui rappellent sa dévotion à Marie. Ses panégyristes ont parcouru la gamme des mots qui signifient profondeur, intimité, zèle de dévotion à Marie ; ils l'ont nommé son « fidèle Bernard », son serviteur, son dévot, son nourrisson, son enfant, son élève, son cha-

pelain, son champion, son chevalier, son chantre, son musicien, son cithariste... et sans doute, j'en passe.

Voyons donc ce que fut sa dévotion à Marie. Dévotion **extérieure,** dévotion **intérieure, parfaite.** Nous saurons ainsi qu'elle fut le secret de sa sainteté.

I. — *Dévotion extérieure*

Quand on aime, cela se voit. Et les signes ne manquent pas. aux moines de Clairvaux, de la dévotion de leur Abbé pour la Sainte Vierge ; ils n'ont qu'à le voir et à l'entendre.

Ils l'ont vu prosterné, comme en extase, devant la statue de la Vierge qui préside dans leur monastère. Ils l'ont vu, le visage radieux quand il leur parlait de ses mystères, de son Annonciation, de sa Nativité, de son Assomption. Ils l'ont vu absorbé dans la pensée de Marie les jours où l'Eglise célèbre ses fêtes. Ces jours des fêtes de Marie, il ne veut être qu'à elle. Il n'est à personne, pas même à ses meilleurs amis et aux plus grands personnages. Le pape Innocent II luimême le saura et son intime Guillaume de Saint-Thierry à qui il écrit : « Votre lettre me fut remise le jour de la Nativité de Notre-Dame. La dévotion que je lui porte m'absorbe entièrement tout le jour de sa fête. Je n'ai pas le loisir de m'occuper à autre chose » (L. 86).

Car ce n'était pas s'occuper à autre chose que d'entretenir ce jour-là ses frères du mystère de Marie que l'on célébrait. Que ce fut la Nativité, l'Annonciation ou toute autre fête, S. Bernard était dans le ravissement de parler de Marie, de ses grandeurs, de ses vertus. On sentait, à la joie de son visage et à l'accent de sa voix, combien sa parole jaillissait du plus profond de son cœur.

Encore aujourd'hui quand nous lisons, dans son texte original surtout, ses homélies sur la Sainte Vierge, nous retrouvons un peu de cette chaleur, de cet élan, de cette allégresse de son âme. Et comme ses frères, qui l'écoutaient devaient l'éprouver beaucoup plus que nous à sa parole vivante !

Aussi bien S. Bernard ne s'en cachait pas. Plus d'une fois, il parle dans ses écrits de sa dévotion à Marie, comme d'une dévotion personnelle, non pas en ce sens que ses frères ne la partageaient pas, mais parce que chez lui c'était vertu dominante. A l'entendre, on a même l'impression qu'il se croit obligé de s'excuser d'être peut-être indiscret de parler si souvent de Marie, par exemple dans la préface de son livre **Les louanges de la Vierge :**

« La dévotion m'invite à écrire, et mes occupations m'en détournent. Mais, comme une indisposition physique me sépare de mes frères, je ne veux pas laisser infructueux le court loisir qu'il m'est permis de dérober au sommeil. Je veux donc essayer de réaliser un projet qui s'est souvent offert à ma pensée, je veux dire quelque chose à la louange de la Vierge Mère... Mais je crois qu'ils ne s'offenseront pas si j'écoute ma dévotion personnelle. »

Ainsi ses œuvres, sa conduite, ses propres aveux témoignent que toute spéciale était sa dévotion à Marie.

II. — *Dévotion intérieure*

Et une dévotion véritable, intérieure, profonde. On peut en juger aux critères qu'il a donnés luimême de la vraie dévotion à Marie. Pour lui, nous le verrons, elle est faite principalement de trois éléments : vénération, invocation, imitation.

Elle est à base de cette vénération de l'esprit et du cœur. On reconnaît dans ce saint le plus **intime** peut-être des fils de Marie, « **familiarissimus** », d'une intimité qui semble, par le mot même, impliquer une certaine familiarité. Ce familier, avait pourtant une si haute idée des grandeurs de la T. S. Vierge qu'il hésitait à en parler :

« Si la dévotion nous défend de taire la gloire de Marie, la stérilité de nos pensées est impuissante à rien concevoir, la gaucherie de nos lèvres malhabiles à rien articuler qui soit digne d'elle. J'avoue mon incapacité, je ne dissimule pas ma faiblesse... Il n'est rien qui tout à la fois me charme et m'effraie davantage que de parler des gloires de la Vierge » *(Ass.*, II, 5).

Vénération de l'esprit, alliée à la vénération du cœur. Cet amour s'exprime dans des mots intraduisibles, comme lorsqu'il nous demande d'aimer Marie, **totis medullis cordium,** « de toute la moelle de nos cœurs ». Ainsi l'avait-il aimée toujours, depuis l'éducation reçue par sa mère la Bienh. Aleth et la chaude atmosphère mariale des couvents cisterciens, mais surtout depuis qu'elle s'était révélée à lui au cours de ses méditations dans toute sa grandeur de Mère de Dieu et des âmes.

Oui, Mère de Dieu et Mère des âmes, Mère de la grâce qui sanctifie et qui aide à se sanctifier toujours plus ; ainsi Marie ne nous est pas étrangère. Nous sommes même soudés à elle comme au milieu qui nous met en communication avec le divin.

Aussi S. Bernard insistait-il sur la nécessité d'une dévotion de prière, de prière de recours à Marie pour obtenir la grâce, et d'offrande à Marie de toutes nos actions afin qu'elles fussent agréées de Dieu. C'est sans doute l'élément de la dévotion à Marie qu'il a mis le plus en relief. C'est celui aussi qui s'accuse davantage. Chez lui la méditation tourne et s'achève continuellement en prière. Est-il vraiment l'auteur du « **Souvenez-vous** » ? Peu importe, puisque l'on pourrait cueillir dans son œuvre tant de prières !

Enfin, le sceau de cette dévotion vraie, c'est qu'elle est **imitation.** Un de ses religieux qui l'a beaucoup pratiqué, a écrit :

« Quand on cherche un mot qui résume la dévotion mariale de Bernard — et le culte marial par lui préconisé — on se redit en les adaptant, deux versets de S. Jean : Le Fils ne peut lui-même rien faire s'il ne le voit faire au Père, mais ce que fait le Père le Fils le fait pareillement. Or le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. Remplacez *Fils* par *Enfant de Marie* et *Père* par *Mère des âmes* et vous aurez la formule exacte et opérante d'un culte parfait pour Marie. La regarder, la fixer, puis traduire en nos actes tout ce que nous contemplons, provoquant ainsi graduellement une transformation complète de notre âme, modelée sur celle de Marie » (Dom Nogues, *Mariologie de S. Bernard*, p. 166-167).

III. — *Parfaite dévotion*

En effet, à ce point et de cette manière, la dévotion à la Sainte Vierge devient parfaite dévotion, moyen choisi de sanctification, secret de sainteté. Quand Marie est ainsi devenue le centre d'une âme, elle remplit pleinement son rôle de Mère : elle nourrit, elle élève, elle dirige cette âme. La dévotion à Marie dans ces conditions n'est plus seulement une vertu qui s'exerce et se manifeste occasionnellement, elle est la vertu qui a pris le commandement de la vie intérieure dont elle règle toute l'activité : c'est une forme de spiritualité, une sanctification mariale. Elle fut cela

chez S. Bernard. Cela le distingue d'autres saints, comme l'écrit S. L.-M. de Montfort :

« Il y a eu quelques saints, mais en petit nombre, comme S. Ephrem, S. Jean Damascène, S. Bernard, S. Bonaventure, S. François de Sales, etc... qui ont passé par ce chemin doux pour aller à Jésus-Christ, parce que le Saint-Esprit, Epoux fidèle de Marie, le leur a montré par une grâce singulière » (*Traité*, n° 152).

S. Bernard a vraiment choisi la voie mariale. L'âme de Marie a été l'idéal qu'il a réalisé dans son âme, selon le souhait de S. Ambroise : « que l'âme de Marie soit en chacun pour glorifier le Seigneur ; que l'esprit de Marie soit en chacun pour se réjouir en Dieu. » Voilà pourquoi on retrouve dans sa vie contrastée « cet esprit doux et fort, zélé et prudent, humble et courageux, pur et fécond » qui est celui de Marie. Il est devenu une copie vivante de N.-D.

Cet exemplaire, il n'a cessé de le regarder, de le contempler, de le fixer dans ses méditations. On peut dire qu'il a repassé sous toutes ses faces le mystère de l'Annonciation ; il en revient toujours aux grandes vertus de Marie : sa foi, sa charité, sa pureté,son humilité.

La plénitude de grâce de Marie a été la pourvoyeuse de grâces, mise sans cesse à contribution par son dévôt serviteur pour lui communiquer la grâce sans laquelle on ne peut rien. Une âme sainte est une âme de prière ; une âme de sainteté mariale est une âme de prière à Marie. Le « **Regarde l'Etoile, Appelle Marie** », c'est le mot d'ordre qu'il a pratiqué le premier avant de le lancer au monde, et qui lui a valu cette effusion abondante et continuelle de grâces par laquelle il a tant progressé dans la vertu.

La gloire de Marie a été la passion, le but, la fin de ses efforts. Il se dresse quand il croit son véritable honneur en danger, comme lors de l'institution de la fête nouvelle de la Conception de Marie dans l'Eglise de Lyon, et il fait sa plus grande joie de parler de ses mystères à ses moines. Il n'a jamais pensé que célébrer avec zèle la gloire de Marie, c'était manquer à la gloire de Dieu :

« Les louanges que nous adressons à la Mère contribuent à la gloire du Fils, et en honorant le Fils nous honorons aussi la Mère. En effet, si, selon la parole de Salomon, un fils sage est la gloire de son père (Prov., x, 1) il est bien autrement glorieux d'être la Mère de la Sagesse. Marie que je célèbre aujourd'hui est Celle dont les louanges furent prédites par les prophètes, exprimées par un ange, et racontées par un évangéliste. Je ne la loue pas, je n'oserais. Dans ma dévotion je redis simplement le langage inspiré à l'Evangile par le Saint-Esprit » (4. *M.*, n° 1).

* *

Une célèbre peinture de Murillo représente un des plus étonnants miracles de la légende de S. Bernard. Elle a inspiré des œuvres semblables. Un jour qu'il passait par Châtillon, S. Bernard voulut rendre ses hommages à Sainte Marie du Château qu'il avait tant priée au temps de ses études. Et comme il lui disait très dévotement : « **Monstra te esse Matrem** », la statue s'anima. La Vierge s'inclina, lui mit son enfant Jésus entre les bras, et de son sein virginal fit couler trois gouttes de lait sur les lèvres de son serviteur.

Cette « lactation » n'est peut-être qu'une légende. Mais comment ne pas lui reconnaître une valeur symbolique ? Bernard est vraiment le fils de Marie ; c'est elle qui l'a nourri du lait de la grâce ; sa sainteté est son œuvre et c'est pourquoi son âme est si semblable à son âme.

LA FOI CHRÉTIENNE

III. — FOI ET MORALE

XIV

COMMENT PEUT-ON PERDRE LA FOI ?

Mes frères,

L'adhésion que nous donnons à la parole de Dieu ne ressemble en rien à l'acceptation forcée d'une évidence mathématique. La parole de Dieu est un appel du Maître qui réclame de nous un engagement libre et spontané et cet engagement, vous le sentez, ne peut s'accomplir toujours dans la facilité. Il requiert souvent de nombreux sacrifices et, si ceux-ci ne sont pas consentis, la foi est vouée à une disparition, sinon immédiate, du moins à brève échéance.

N.-S. sait ce qu'il demande à ses apôtres, quand il leur dit : « Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix et me suive » (Mat., XVI, 24). Ce qu'il réclame, c'est le don total de soi, sans partage, un don plénier de tous les instants, sans reprise possible.

Or ce don plénier, sans reprise, nous pouvons le refuser à la Parole divine, en opposant à l'autorité de Dieu les vues étroites de notre raison, en nous attachant avec égoïsme aux biens et aux plaisirs terrestres qui détruisent en nous le désir de connaître les biens célestes. Et ainsi nous pourrions malheureusement aboutir à la perte de la foi, soit par l'obscurcissement de l'esprit, soit par l'endurcissement du cœur.

I. — *L'obscurcissement de l'esprit*

Notre intelligence, on vous l'a rappelé à plusieurs reprises, tient un rôle primordial dans l'acte de foi. Elle doit normalement aider le déclenchement de notre volonté et diriger les aspirations de notre cœur. Mais des déviations sont possibles, extrêmement pernicieuses pour la foi.

Orgueil de l'esprit, tout d'abord. — S'il est vrai que, dans l'exercice de son perfectionnement naturel, l'intelligence humaine possède toute autorité, il n'en est plus de même dans le domaine de la foi, où la révélation de mystères obscurs l'oblige à s'en remettre à une autorité supérieure. Devant une telle perspective, l'orgueil peut se dresser, et vouloir se forger une autre vérité, mais celle-là à sa dimension, c.-à-d. une vérité susceptible d'être comprise et expliquée par les seules lumières naturelles. C'est là une tentation qui n'a rien de chimérique. N'est-ce pas de ce souci de compréhension et d'approfondissement que sont venues les hérésies ? Au début, la recherche paraît saine : il s'agit de saisir plus à fond une vérité révélée. Mais peu à peu, négligeant l'enseignement de l'Eglise, l'orgueil de l'intelligence s'en tient à ses lumières personnelles et s'enlise dans des explications et des conclusions qui l'entraînent loin de la vérité.

A l'orgueil de l'esprit peut se joindre une vaine et imprudente curiosité. Sans souci du danger et sous le fallacieux prétexte de s'instruire, le chrétien dont la foi chancelle déjà cherche dans des lectures dangereuses l'aliment qui fortifie ses doutes et lui voile la lumière d'en-haut. Il faudrait alors qu'une sage humilité rappelle à ce chrétien que la vérité divine n'a pas de commune mesure avec la raison humaine ; mais cette sage humilité est déjà pour ainsi dire étouffée par l'orgueil et un fatal obscurcissement de l'intelligence la rend de plus en plus incapable d'accepter la lumière d'en-haut.

Parfois, il n'est pas nécessaire que l'esprit humain, pour perdre la foi, se laisse entraîner par l'orgueil ou un funeste mépris du danger, il lui suffit d'une coupable négligence en ce qui concerne le devoir religieux. Et ceci peut être le fait non seulement des âmes ignorantes ou peu instruites, mais encore des intelligences les plus ouvertes aux connaissances humaines. Elles sont prêtes à tous les efforts, à tous les sacrifices pour se perfectionner dans l'acquisition d'une science d'ordre naturel ; mais à l'égard de leur enrichissement surnaturel, c'est la plus profonde indifférence ou même le mépris le plus avéré. Ignorants ou savants sont de ce chef aussi coupables, ceux-ci peut-être plus que ceux-là : « Dieu parle, il faut qu'on lui réponde », et nul n'a le droit de refuser l'effort indispensable pour accueillir la parole divine.

Orgueil de l'esprit, mépris des dangers de perversion, négligence marquée à l'égard du surnaturel, telles sont, m. f., les causes principales de l'obscurcissement de l'esprit.

II. — *L'endurcissement du cœur*

Des dangers aussi redoutables guettent notre volonté et notre cœur. L'auteur de l'épître aux Hébreux, reprenant une parole du psalmiste, adjure ainsi les premiers croyants : « Aujourd'hui, si vous entendez ma voix, n'endurcissez pas votre cœur » (IV, 5). Le repli sur soi n'est pas seulement le danger de ceux qui refusent d'ouvrir leurs yeux à la lumière ; il existe également pour ceux qui refusent de conformer leur conduite à l'enseignement divin. La vie de la foi exige, on vous l'a dit, le renoncement aux passions mauvaises, aux intérêts égoïstes et une conformité parfaite de notre volonté à la volonté divine. Combien de chrétiens ont commencé à vivre de leur foi et ont été ensuite tentés de remettre tout en question lorsqu'ils se sont aperçus des sacrifices exigés par l'appel d'en-haut ! Le divin Maître nous en a averti : « Nul ne peut servir deux maîtres à la fois » (Mat., VI, 24). Une option s'impose. C'est la catéchèse des deux voies de la primitive Eglise ; c'est la méditation des deux étendards de S. Ignace. Suivre l'étendard du Christ exige des renoncements et des sacrifices : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Mat., XVI, 24). Et encore : « Entrez par la porte étroite : elle est large, la porte, et spacieuse, la voie qui mène à la perdition... ; elle est étroite, la porte, et resserrée, la voie qui mène à la vie... » (Id. VII, 13-14).

C'est au moment précis où l'on commence à refuser à Jésus de répondre à son amour par un amour et une fidélité ne reculant pas devant les sacrifices nécessaires, c'est à ce moment que l'édifice de la foi commence à sombrer. Le regard de la foi est vicié par le cœur qui refuse de se donner au Sauveur. Il est si facile en effet, — nous venons de l'entendre de la bouche même de Jésus — de se laisser entraîner par les passions et les convoitises sollicitant nos mauvais instincts ; il est si difficile de se renoncer pour suivre Jésus, plus difficile encore de se reprendre quand on a eu le malheur de déserter son étendard ! Ne nous laissons pas prendre aux pièges du démon. Si nous avons été jusqu'ici fidèles, demandons à Dieu de nous conserver cette volonté et ce cœur orientés vers lui ; si nous avons failli, ressaisissons-nous quand il est encore temps. Plus tard, ce serait peut-être trop tard...

* *

Une parole du concile du Vatican doit nous encourager dans cette voie. « Dans sa très grande bonté, Dieu, par sa grâce, excite et aide ceux qui sont encore dans l'erreur pour les amener à la vérité ; quant à ceux — et nous sommes de ce nombre — qu'il a déjà transféré des ténèbres de l'erreur à la lumière admirable de sa vérité, il les confirme par sa grâce afin d'assurer leur persévérance dans cette lumière : *il n'abandonne personne, à moins d'être tout d'abord lui-même abandonné* » (Sess. III, c. 3, n° 7). Quelle consolation pour nous. Demeurons fidèles à la lumière divine ; implorons cette lumière avec l'humilité d'esprit et la confiance de cœur nécessaires, et notre foi jamais ne fera naufrage. Ainsi soit-il.

XV

PEUT-ON PARLER DE L'APOSTASIE DES MASSES ?

Mes frères,

La diminution de la foi dans la société contemporaine, et surtout dans les masses ouvrières, est un fait qu'on ne saurait nier. Dans son beau livre sur *L'Action Catholique*, Mgr Guerry, aujourd'hui archevêque de Cambrai, n'hésite pas à écrire : « La société n'est plus chrétienne, en ce sens qu'elle a cessé de s'inspirer de l'esprit du Christ et des lumières de l'Evangile. Sans doute, il y a encore des croyants fidèles à leur foi. Mais la société, comme telle, est retombée en grande partie dans le paganisme » (p. 166).

Il n'y a donc rien d'étonnant qu'on parle de l'apostasie des masses. Faut-il vous étonner d'une telle apostasie ? Quelles en sont les causes ? Quel remède apporter au mal ?

I. — *L'apostasie des masses prévue par Jésus-Christ*

Ne nous étonnons pas qu'on puisse parler d'apostasie des masses. Jésus-Christ lui-même nous en a fait la prédiction, et S. Paul lui-même nous en a parlé.

C'est dans l'Evangile de S. Luc que le divin Sauveur, faisant allusion aux derniers jours qui précéderont son dernier avènement, semble se demander avec quelque inquiétude, si, « revenant sur terre, le Fils de l'homme y trouvera encore la foi » (Luc, XVIII, 8). Et, dans S. Matthieu, il nous donne l'explication de cette désertion religieuse : « Il se lèvera des faux messies et des faux prophètes, qui feront des signes et des prodiges éclatants, jusqu'à égarer les élus eux-mêmes, si c'était possible » (XXIV, 24). Aussi saint Paul peut-il prédire aux Thessaloniciens « la grande apostasie » qui doit précéder la fin du monde et le jugement général, apostasie produite par les agissements et les prestiges de l'adversaire du Christ opérant par la vertu de Satan (II Thess., II, 3-4). De cet adversaire du Christ, on a voulu faire un personnage réel : l'Antéchrist ; on admet plus volontiers aujourd'hui que l'Antéchrist est plutôt une opposition collective des puissances du mal contre Dieu et la religion du Christ.

Ne sommes-nous pas au début du règne de l'Antéchrist ? N'est-ce pas dans cette perspective qu'il faut parler de l'apostasie des masses ? Qui le pourrait affirmer ? Mais si une telle apostasie doit se produire à la fin des temps, rien ne s'oppose à ce que dès maintenant nous assistions à la réalisation d'une prophétie dont la vérité est garantie par la parole du Christ et de son apôtre.

II. — *Les causes de l'apostasie des masses*

Une cause principale explique cette apostasie des masses. Mgr Guerry la dénonce avec courage, le laïcisme. « Les institutions, dit-il, sont vidées de tout esprit chrétien. Les lois ne sont plus chrétiennes. Bien mieux, dans un pays comme la France, le laïcisme a poursuivi méthodiquement la déchristianisation par toute une série de mesures législatives : d'abord, laïcisation de l'Etat et de tous les services publics — armée, marine, justice, enseignement, assistance, — puis, laïcisation de la société elle-même par la destruction de toute autorité religieuse, lois contre les Congrégations et loi de Séparation).

« Enfin, le laïcisme — doctrine philosophique qui aboutit à la négation de l'autorité même de Dieu et de toute religion — a été érigé en système politique ; il est l'esprit nouveau qui anime la société moderne.

Cette œuvre législative n'est d'ailleurs point ignorée en général par les catholiques de France. Mais ce qu'ils ont beaucoup de peine à voir, ce sont les répercussions effrayantes de l'état de choses créé par elle. On se persuade aisément que ce ne fut qu'un ouragan de persécutions qui passa sur l'Eglise de France. Or — et c'est là qu'il subsiste une étrange illusion chez beaucoup de catholiques — si les destructeurs ont passé, le mal qu'ils ont fait demeure ; bien plus, c'est maintenant et chaque jour davantage qu'il continue à produire toutes ses conséquences. Que l'on songe seulement au seul fait de la laïcisation de l'enseignement, à ces générations d'enfants qui sont élevés en dehors de toute idée de Dieu et parfois même dans la haine de Dieu. Que sera la France dans vingt ans, lorsque celles-là fonderont des foyers ? » *(Op. cit.*, p. 166-167).

C'est surtout dans les milieux ouvriers que la déchristianisation se fait le plus douloureusement sentir. On pourrait en apporter de multiples causes. Les dirigeants de l'économie nationale ont-ils toujours fait leur devoir ? Ne se sont-ils pas inspirés des principes d'un libéralisme qui ne pouvait qu'éloigner les masses du christianisme absent du régime du travail ? Si une justice sociale bien comprise de part et d'autre avait prévenu les antagonismes des classes, si des principes chrétiens avaient inspiré l'attitude et les rapports des employeurs et des employés, des patrons et des ouvriers, peut-être aurait-on trouvé là une barrière à la déchristianisation de la masse prolétaire. Peut-être, dis-je, car il faut compter aussi — et dans quelle proportion ! — avec l'immoralité que la promiscuité des ateliers et des usines suffisait à créer et à entretenir, mais que les progrès même de la vie moderne s'efforcent de développer par le cinéma, l'illustré, la chanson, le journal...

III. — *Le remède : l'Action catholique*

Dieu merci ! la cause de la foi chrétienne n'est pas perdue, même dans ces masses qu'on accuse, peut-être un peu vite, d'avoir apostasié. Mgr Guerry écrivait son livre en 1936. Que de progrès ont été réalisés depuis cette date, grâce à l'Action catholique, aux laïcs qui, pénétrant dans les milieux peu accessibles au clergé, y exercent l'apostolat le plus fructueux ! Il semble bien que l'œuvre de l'Antéchrist est aujourd'hui de toutes parts contrebalancée. Dans les régions où le communisme athée prétend régner en maître, elle trouve la résistance des martyrs ; et l'on sait que le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Dans les pays où la liberté n'est pas devenue un vain mot, n'est-il pas vrai qu'un renouveau de christianisme apparaît jusque dans les sphères dirigeantes et que bien des préjugés sont tombés dans les masses qui connaissent mieux le prêtre pour le voir de plus près se mêler à elles ?

* *

Ne nous décourageons pas. A d'autres époques de son histoire l'Eglise a subi de semblables assauts dirigés contre la foi de ses enfants. Mais elle a les promesses de la vie éternelle. Ne désespérons pas de l'avenir et ne jugeons pas trop sévèrement ceux de nos

frères qui semblent avoir perdu la foi. Dieu seul connaît le fond de nos cœurs et, connaissant aussi les conditions défavorables dans lesquelles ont été élevés tant de nos contemporains, il ne manquera pas, à l'heure du jugement, de se montrer bon et miséricordieux à l'égard de ceux qui auront péché plutôt par ignorance que par malice. Ainsi soit-il.

CAUSERIES DE PÉDAGOGIE CATECHISTIQUE

VI

LA PÉDAGOGIE ACTIVE SCOLAIRE : APPRÉCIATION

S'il est un domaine où l'accord universel est loin d'être réalisé, c'est bien quand il s'agit du jugement à porter sur l'école active. Les uns la louent sans réserve, les autres ne lui font que des reproches, et ceux qui essayent de tenir un juste milieu entre ces deux extrêmes se font critiquer des deux côtés. Hé bien, quitte à ne satisfaire personne, nous allons cependant vous proposer une solution modérée.

I. — *Question de finalité*

Pour apprécier sainement un mouvement pédagogique, il est capital de bien préciser quelle est la fin d'une éducation complète. Car agir sans savoir ce que l'on veut, en fin de compte, serait une absurdité.

Or si nous interrogeons les éducateurs modernes, nous constatons chez eux une extrême variété à ce point de vue.

Telle éducatrice (Mme Seclet-Riou), partisane d'une pédagogie nouvelle, refuse de chercher une fin des méthodes nouvelles vers laquelle il faudrait orienter l'enfant : la fin de l'enfant, c'est lui-même : « Cette orientation, dit-elle, c'est l'orientation vers l'enfant, vers ses besoins propres et non vers une fin extérieure fixée par la décision des adultes ou les nécessités de la vie. C'est pourquoi l'idée directrice de toute éducation, c'est l'éveil, la libération, l'épanouissement de l'activité de l'enfant »[1].

Tel autre (Dewey), ne met pas la fin de l'éducation dans l'individu, mais dans la société : « En dehors de sa tâche sociale, l'école n'a aucun but moral », dit-il[2].

Et ces deux auteurs, pris au hasard, ne sont pas des exceptions : une quantité d'autres pédagogues ont les mêmes idées et se rallient ou bien à Rousseau, pour laisser la nature s'épanouir toute seule, ou bien à Comte ou à Durkheim, pour sacrifier l'individu à la société.

Or il est clair que nous ne pouvons adopter de pareilles positions. Nous savons que la vérité existe, et qu'il n'est loisible à personne de s'en libérer. Nous savons que la vérité suprême n'est pas une vérité psychologique, ou scientifique, ou même philosophique, mais la vérité religieuse enseignée par Jésus-Christ et son Eglise. Donc, pour nous, aucune hésitation n'est possible : nous ne pouvons admettre une école qui sape la foi catholique, mais nous favoriserons celle qui l'épanouit, — sans pour cela négliger de perfectionner ses procédés.

Naturellement les incroyants, — pensez à Freinet, — nous railleront : ils nous reprocheront de juger la technique à la lumière du dogme, et de mêler ainsi deux domaines prétendus distincts. Peu importe : qu'ils raillent tant qu'ils voudront. Il est bien entendu qu'un chrétien qui vit selon sa foi ne sera jamais approuvé par un incroyant. Nous en avons pris le parti le jour où nous sommes entrés dans l'Eglise, et nous n'hésitons pas à faire passer la foi des enfants avant les techniques les plus perfectionnées.

Mais une fois prise cette position de principe, je me hâte de vous dire que vous n'avez rien à craindre. En cette matière de l'éducation, comme en toute activité morale, l'homme ne perd rien, même humainement, à vivre selon les lumières de la foi. Au contraire, — c'est un fait reconnu par les incroyants bien informés, — les types d'humanité les plus merveilleusement équilibrés sont les saints.

Les saints, en effet, reproduisent autant que possible l'harmonie primitive de nos premiers parents avant la chute. Or cette harmonie, où la grâce dominait en souveraine, n'entraînait aucune diminution de la nature. Bien au contraire, la nature humaine en Adam était perfectionnée à un degré extrême.

Soyons donr sûrs qu'il y a encore maintenant moyen de concilier nature et surnature. C'est plus pénible, sans doute, mais c'est faisable, puisque les saints le font.

Il faut donc, pour répondre à la question que nous nous posons, examiner quel est l'état où la nature humaine est le plus ouverte à la grâce. En d'autres termes : quelle est la forme d'humanisme la plus en harmonie avec le christianisme ? C'est évidemment celle qui est orientée vers les plus hauts sommets de l'intelligence, de l'art, de l'honneur et de la vertu. Nous ne voulons pas seulement pour l'homme une pensée terre-à-terre, mais une pensée désintéressée, capable d'accéder aux grands problèmes métaphysiques et religieux.

Or cela ne s'invente pas de toutes pièces. Un enfant ne peut aboutir aux sommets de la civilisation actuelle, prise dans son sens le plus élevé, si nous faisons table rase du passé. Nous sommes convaincu que l'humanisme gréco-latin perfectionné par deux mille ans de christianisme constitue un trésor irremplaçable. Non pas certes que l'Eglise le juge indispensable au salut des âmes : **théoriquement** elle n'a besoin pour cela que de la Vérité révélée et de la grâce qu'elle possède. Mais nous pensons que **pratiquement** cet humanisme constitue use base qu'il serait absurde de répudier.

Ces considérations nous amènent donc à formuler **deux principes** d'appréciation :

1° Nous rejetterons toutes les méthodes ruineuses pour **la foi**, et nous adopterons celles qui l'épanouissent ;

2° Nous n'exclurons pas par principe **l'humanisme** classique, mais nous l'accepterons, quitte à le dégager des techniques qui le défigurent parfois.

Et comme la foi se reçoit par l'enseignement de l'Eglise, « fides ex auditu », et que l'humanisme classique exige qu'on se mette à l'école des anciens, nous concluons dès maintenant qu'une formation chrétienne et humaine idéale ne peut se contenter des méthodes actives à l'état pur, mais qu'elle a besoin des méthodes traditionnelles.

II. — *Avantages et inconvénients des méthodes actives*

Nous avons parlé avec suffisamment de sympathie des méthodes actives scolaires pour qu'il soit inutile de nous étendre sur le bien que nous en pensons : si elles sont bien conduites, elles sont éminemment propres à intéresser l'enfant à son

[1] Cf. Ch. Boyer, *Pédagogie chrétienne*, I, p. 8 et p. 155.

[2] Cf. Ch. Boyer, *Pédagogie chrétienne*, I, p. 8 et p. 155.